



# Suzaku

*Moe No Suzaku*  
de Naomi Kawase

## Fiche technique

Japon - 1997 - 1h35

Couleur

Réalisation et scénario :

**Naomi Kawase**

Musique :

**Masamichi Shigeno**

Interprètes :

**Jun Kunimura**

(Kozo)

**Machiko Ono**

(Michiru à 18 ans)

**Sayaka Yamaguchi**

(Michiru à 3 ans)

**Kotaro Shibata**

(Eisuke à 26 ans)

**Kazufumi Mukohira**

(Eisuke à 11ans)

**Sachiko Tzumi**

(Sachiko Tahara)



## Résumé

L'histoire se passe au Japon de nos jours dans une région connue pour ses cèdres. Kozo et sa famille vivent là de l'exploitation de la forêt, de génération en génération ; mais la menace de l'exode rurale se fait chaque année plus précise. Arrive un projet de chemin de fer qui doit permettre le désenclavement et ainsi redonner vie au village. Kozo et les siens s'enthousiasment pour le projet qui est finalement abandonné.

## Critique

C'est une maison en bois, adossée à la colline. A perte de vue, la forêt. C'est une famille apparemment heureuse, père, mère, fille et Eisuke, le neveu. Les voici au soleil, captés sur le vif, entourés d'une nature bienveillante, on dirait presque un film de vacances. La fiction arrive à pas de loup, sans fracas ni drame... pour l'instant. Moitié sociale (un tunnel ferroviaire doit éviter l'isolement du village), moitié sentimentale. Quinze années passent, et tout se précise, autant qu'il est possible en tout

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

cas dans un film japonais: aucun train ne débouchera du tunnel, et entre la petite Michiru, devenue adolescente, et son cousin Eisuke s'esquisse une liaison pudique.

Le papa, lui, pète les plombs, s'égare dans le tunnel armé d'une petite caméra, et disparaît, comme englouti par cette impasse très symbolique. Le tunnel, nous laisse entendre à mi-voix Naomi Kawase, c'est peut-être le passage de la vie à la mort, et plus probablement celui de l'enfance à l'âge adulte. Et comment en sortir, comment s'en sortir quand les liens de la famille sont à l'évidence plus forts que ceux qui relient ces jeunes gens farouches au monde extérieur ? La jeune réalisatrice excelle à nuancer les émotions de ses personnages, et à inscrire leurs frêles silhouettes dans un environnement végétal et minéral qui les tient en quelque sorte prisonniers.

Les défauts de son premier film, on les trouve au revers de ses qualités. Quand la maîtrise de l'ellipse finit par céder le pas à un sentimentalisme appuyé. Quand la « petite mélodie du récit est supplantée par une musique redondante. Quand la joliesse prime sur la simplicité du style. L'ambition de ce film d'allure modeste n'est pourtant pas mince: il s'agissait, rien moins, d'épouser le regard neutre et magnanime du dieu protecteur Suzaku (d'où le titre) sur ces gens dignes aux âmes lourdes. Un peu plus de chair et d'humanité n'aurait pas nui à cette chronique tour à tour évanescence et concrète, au charme indéniable et persistant. On suivra de près Naomi Kawase, qui, après le prometteur **Okaeri**, de Shinozaki, prouve que le cinéma japonais n'a pas dit son dernier mot.

François Gorin  
*Télérama* n°2512 - 4 mars 1998

Agée de 28 ans, la jeune réalisatrice japonaise, après quelques courts métrages en 8 mm, a réalisé son premier long métrage de fiction avec **Suzaku**, qui a remporté la Caméra d'or, venant sanctionner des débuts prometteurs. L'œuvre est extrêmement classique, minimaliste dans sa mise en scène, sans jamais adopter le point de vue d'un personnage - un plan subjectif au détour d'un trajet en mobylette sur un villageois surprend d'ailleurs dans le montage par son exceptionnalité injustifiée -, se bornant à décrire par le détail les mouvements de la vie quotidienne d'une famille modeste en milieu rural. Dans la sensibilité des détails, des regards, dans l'inscription des personnages dans la nature, on perçoit peu à peu la construction de l'univers de la réalisatrice. Se tissent et se dévoilent, ou restent cachées, des relations entre les membres de la famille, en dehors des liens convenus: le neveu envers sa tante, la jeune fille envers lui, devenu un peu le deuxième père parce qu'il fait vivre la famille... En revanche, au centre de la famille, un père absent, obsédé par la présence du tunnel inachevé qui aurait pu apporter la prospérité au village et leur aurait évité de sombrer dans le marasme économique. Mais le père, déjà absent du monde auquel ils sont tous confrontés, va se dissoudre dans la nature, ne laissant derrière lui que les films 8 mm qu'il a réalisés. C'est la sensibilité des détails et des touches décrivant les liens entre les personnages qui fait le prix d'un film réalisé avec un soin et une précision évidents.

Hubert Niogret  
*Positif* n°437/438 - juillet/août 1997

Il est certains films, rares, dont on sort bouleversé, sans avoir eu forcément le temps d'analyser les raisons d'une émotion qui vous submerge littéralement. **Suzaku** est de ceux-là. Premier long métrage d'une jeune réalisatrice japonaise venant du court métrage expérimental, le film est une des grandes révélations du Festival.

Le scénario de **Suzaku** suit la chronique d'une famille habitant Nishiyosino-mura, un village perché dans les montagnes: elle est composée d'un couple avec une petite fille qui héberge également la mère du mari ainsi qu'un neveu dont le père a disparu.

Au début des années 70, la famille vit, à l'instar des autres habitants du hameau, avec l'espoir de l'ouverture d'une ligne de chemin de fer qui désenclaverait le village. Au bout d'un tiers du film, le récit opère un saut de quinze ans en avant. Le projet de chemin de fer a été abandonné, seul reste un métaphorique morceau de tunnel inexploitable, creusé à flanc de montagne.

Michiru, la petite fille, est devenue une collégienne que son cousin ramène de l'école sur son scooter, la mère tente de travailler à la ville malgré sa santé fragile. Le père continue de se battre en vain au conseil municipal pour l'ouverture de la voie-ferrée. Secrètement amoureuse de son cousin, Michiru se désespère d'assister à un début de relation entre sa mère et lui...

Le film est avant tout l'histoire d'une poignée de personnages que la réalisation approche au plus près. Décrits par leurs gestes et leurs trajets réguliers, placés dans un espace naturel grandiose (Suzaku est le nom du dieu de la montagne) comme s'ils communiaient avec le cosmos, condamnés pourtant par le mouvement général qui, dans les pays industriels, vide les campagnes, ils deviennent nos proches.

**Suzaku** frappe, dès les premières images, par sa lenteur et la composition à la fois discrète et minutieuse du cadre. Mais le soupçon de formalisme disparaît

au bout de quelques minutes, tant est puissant le lien de compassion que la mise en scène construit entre le spectateur et les personnages. Tout en s'appuyant sur une architecture du cadre très complexe, le film de Naomi Kawase réussit à enregistrer une indiscutable forme de vérité. Celle-ci est rendue plus tangible par la qualité des comédiens, la plupart non professionnels, et surtout par la durée adéquate des scènes qui exclut à la fois la complaisance contemplative et la rapidité artificielle.

Après l'éclatement de la famille, les films super-8 retrouvés avec la caméra du père disparu sont visionnés à la fin de l'ouvrage, comme la mémoire d'un temps définitivement révolu. Ils renvoient à une expérience universelle du souvenir.

Jean-François Rauger  
*Le Monde - 17 mai 1997*

Générique trompeur: une image de forêt mouvante qui rappelle un plan de **Saraba** de Yanagimachi et une musique au piano qui semble volée à Kitano. On est vite détrompé par ce qui suit. Car **Moe No Suzaku** appartient à la cohorte récente de films idylliques sur la campagne nipponne qui, décidément, se suivent et se ressemblent. Très joli, filmé avec une belle vivacité, ce premier film de Naomi Kawase capte avec grâce la vie quotidienne des paysans d'un petit village sis sur les flancs d'une montagne (splendide point de vue de la terrasse). Seulement, la cinéaste se repose complaisamment sur son talent de documentariste. Travaillant essentiellement avec des acteurs non professionnels, Kawase se contente de peaufiner le « réalisme » de sa fiction, travers le plus obtus du cinéma contemporain quand il est donné comme une fin en soi. Le récit, dénué des temps morts, des moments neutres de la vraie vie, se

réduit à une série d'activités mécaniques, de sourires et de courbettes inter-paysannes. Ce n'est que par le synopsis du dossier de presse qu'on apprend que cette famille vit dans la misère - rien ne l'indique - et que le père travaille sur le chantier d'un tunnel de chemin de fer. Première nouvelle. On voit juste, lors d'un pique-nique, le père visiter le tunnel avec les enfants - plan magnifique d'ailleurs, qui est le seul à distiller un peu de magie. Tout est à l'avenant. Le père « est un être désemparé », lit-on. Fort bien, mais il reste tellement discret sur ses troubles que l'on ne suspecte rien... La grande affaire c'est la mystérieuse disparition de ce paternel, qui va provoquer la dispersion de la famille. Mais cette disparition elle-même ne produit pas grand-chose. Les personnages continuent leur routine à l'identique. Si la mère et la fille donnent des signes de désarroi vers la fin, très légers d'ailleurs, le neveu hébergé par la famille reste inexpressif d'un bout à l'autre, éructant à peine quelques syllabes.

Comment un drame intériorisé au point d'être totalement invisible pourrait-il nous faire vibrer ? Surtout quand les personnages se cantonnent dans une opacité guindée... Le très vague sentiment incestueux de la cousine pour le cousin, l'unique piste un peu troublante, est effleuré trop légèrement pour qu'on en fasse grand cas. La retenue et le non-dit, d'accord, mais il y a des limites.

Vincent Ostria  
*Cahiers du cinéma n° 522 - Mars 1998*

## Propos du réalisateur

### Le titre

«Suzaku est un dieu protecteur, représenté sous la forme d'un oiseau rouge. Dans cette région du Japon, il existe quatre dieux, un pour chaque direction. Suzaku est le dieu du sud; il se manifeste par le souffle, le vent. J'ai suivi le regard du dieu Suzaku. Il guidait mon regard et mon coeur».

### Le rapport à la nature

«Dans ce film, la montagne est vivante; elle est là plus que les hommes. Je plaçais le ou les personnages devant ma caméra mais je regardais toujours la montagne au delà de cette personne. Capter la lumière naturelle était tout aussi essentiel. Je crois que nous sommes en train de perdre la richesse de la nature et parce que nous la perdons, nous devenons plus attentifs à elle. En ce qui me concerne, j'ai grandi à la campagne; quand je suis arrivée à la ville, j'ai durement éprouvé le manque de la nature. J'ai découvert l'importance qu'elle avait dans ma vie; je me suis souvenu de mon enfance, des jeux après l'école, du plaisir que j'avais à toucher la terre ou la rivière...»

### Le sujet

«Je suis partie d'une histoire qui est arrivée dans ma région d'origine et qui a concerné ma famille. Il y a eu effectivement un projet de développement pour désenclaver cette région isolée, mais il a été abandonné en raison de la récession économique. Il y avait donc deux aspects à cette histoire, un aspect politico-économique et puis son retentissement sur la vie des gens. Quand je suis entrée pour la première fois dans le tunnel que l'on voit dans le film, j'ai entendu l'écho des gens qui y avaient travaillé ; j'ai

senti leur existence et je me suis dit que c'est cette émotion qu'exprimerait le film.»

## Filmographie

### Ellipses et litotes

Moe No Suzaku

1997

«Je ne pense pas que c'est parce que je suis japonaise que je répugne à exprimer les sentiments avec les mots. C'est quelque chose qu'on peut sans doute trouver dans toutes les cultures, chez tous les gens conscients qu'on ne peut jamais exprimer à 100% ce qu'on éprouve dans sa tête et dans son cœur. C'est en tous cas la raison pour laquelle je ne voulais pas exprimer le chagrin des personnages de façon directe. Les émotions devaient apparaître à travers l'ambiance».

### La découverte du cinéma et du père

«A 18 ans, j'ai commencé des études d'art. C'est à ce moment-là que j'ai découvert le cinéma, avec une caméra 8mm. Avec mes collègues étudiants, nous filmions au hasard, dans la rue. J'enregistrais la vie quotidienne des gens à travers l'objectif. Je suis tombée amoureuse du cinéma, et j'ai décidé de faire mon premier film, un documentaire où je racontais ma vie personnelle. J'avais grandi sans connaître mon père. Je suis partie à sa recherche avec l'idée de filmer ce voyage. J'avais 23 ans. Grâce à ce film, j'ai découvert mon père et je me suis découverte moi-même. Deux ans après, j'ai fait un deuxième film, sur ma grand-mère cette fois. Un cameraman m'a présenté un producteur, l'homme qui est aujourd'hui mon mari. C'est pourquoi **Suzaku** a été une période de bonheur dans ma vie affective et professionnelle... et je prépare maintenant mon prochain film».

*Extraits du débat public au Théâtre «Jean le Bleu» de Manosque, en janvier 98.  
L'Autre rive - Mars/Avril 1998*

#### Documents disponibles au France

Positif n°446 - Avril 1998  
Libération - 4 Mars 1998  
Les Inrockuptibles - 4 Mars 1998  
Le Monde de l'éducation - Avril 1998